



LE MISANTHROPE
DE MOLIÈRE
MISE EN SCÈNE
ALAIN FRANÇON

AVEC

David Casada (Clitandre), Pierre-Antoine Dubey (Acaste), Daniel Dupont (Dubois), Pierre-François Garel (Philinthe), Gilles Privat (Alceste), Lola Riccaboni (Elliante), Régis Royer (Oronte), David Tuillon (Basque), Dominique Valadié (Arsinoé), Marie Vialle (Célimène)

DU 03 AU 12 AVRIL 2019
SALLE GEORGES LAVAUDANT



Le Monde – Mardi 12 mars 2019
lestroiscoups.fr – Mercredi 27 février 2019
bullesdeculture.com – Lundi 25 février 2019
toutelaculture.com – Mardi 19 février 2019
Le Temps • Genève – Samedi 12 février 2019
La Tribune de Genève – Jeudi 10 février 2019

Alceste, la haine du monde et de soi

Alain Françon offre un éclairant « Misanthrope » en lui restituant tout son mystère

THÉÂTRE

LILLE - envoyée spéciale

Plus le temps passe, plus Alain Françon va vers la simplicité. Sa mise en scène du *Misanthrope* en offre un exemple remarquable : c'est une ligne claire qui n'élude aucune ombre de la pièce – une des plus grandes de Molière avec *Dom Juan* et *Le Tartuffe*. Une des plus mystérieuses aussi, sous sa lisible apparence : qu'est-ce donc en effet qu'un homme comme Alceste, qui s'obstine dans sa haine du monde et va jusqu'à décider de sa mort sociale en quittant Paris pour un « désert », soit la campagne française ? Que faut-il qu'il ait subi pour se retrancher dans une si austère solitude ?

Bien sûr, on vous dira – et le texte aussi – qu'Alceste n'en peut plus de la vacuité du monde gravitant autour de la cour du roi Louis XIV (nous sommes en 1666). Que la fatuité de cette société, jointe à son hypocrisie, le hérise au plus haut point. Que l'attitude de Célimène, qu'il aime en dépit de sa coquetterie et qui refuse de le suivre en sa campagne, parce que « *la solitude effraye une âme de 20 ans* », terrasse son dernier espoir. Mais cela suffit-il à faire d'Alceste un misanthrope ? Non. Quelque chose travaille cet homme au plus profond de lui, sans que l'on sache vraiment quoi.

Peut-être faut-il en chercher la cause dans une note en bas de la page 155 de l'édition Folio de la pièce : un livre attribué à Molière, qui ne l'avait pas écrit, pour le discréditer après la violente querelle du *Tartuffe*. Une querelle religieuse qui aujourd'hui nous passe au-dessus de la tête, mais qui pesa fort dans la vie et l'œuvre de Molière.

C'est peut-être pour cette raison que *Le Misanthrope* nous échappe et nous reste mystérieux, si on l'approche sans essayer de lui donner les habits d'une lecture – politique, psychanalytique ou autre –, comme le fait Alain Françon.



Gilles Privat (Alceste) et Pierre-François Garel (Philinte) dans « Le Misanthrope ». MICHEL CORBOU

Tout ce monde vit dans un entre-soi dont Alain Françon se régale de nous montrer les codes

Sa mise en scène respecte l'unité de temps, de lieu et d'action. Elle suit le cours d'une journée, que l'on voit filer au rythme de la lumière changeante dans une pièce « grand siècle » où cohabitent un sol carrelé et un parquet à point de Hongrie. Nous sommes chez Célimène, mais Alceste (Gilles Privat) ne porte pas les fameux rubans verts du Misanthrope : il est habillé d'un costume noir à l'élégance discrète mais affirmée, celle d'une classe parisienne qui se sait dominante. Il en va de même pour ceux qui l'entourent : son ami le conciliant Philinte (Pierre-François Garel), Célimène la coquette (Marie

Vialle) et sa douce cousine Eliante (Lola Riccaboni), Arsinoé la peste (Dominique Valadié) et Oronte (Régis Royer) l'amoureux de Célimène, tout aussi ridicule avec son sonnet que le sont Acaste (Pierre-Antoine Dubey) et Clitandre (David Casada), les marquis snobs.

Elégance discrète mais affirmée
Tout ce monde vit dans un entre-soi dont Alain Françon se régale de nous montrer les codes. Un monde où le corps n'a d'autre usage que de tenir son rang. Où les mains, qui jamais ne travaillent, sont les attributs d'une gestuelle. Où l'on se tient droit, genoux bien serrés ou jambes négligemment

croisées quand l'on est assis. Où le teint du visage est clair, le cheveu apprêté ou teint s'il le faut. Où rien n'importe, en somme, sinon de frayer son chemin en sachant se positionner sur l'échiquier social. A ce jeu, Alceste joue le fou : il bouscule les règles, rentre dedans, s'emporte et s'énerve. Dit ce qu'il pense, quand les autres pensent ce qu'ils ne disent pas. Ou rarement.

Quand la méchanceté éclate dans ce milieu, elle est terrible. Alceste y échappe : il n'est pas méchant, mais haineux, de cette haine qui est une dague portée contre soi. Son ami Philinte a beau vouloir l'apaiser, rien n'y fait. C'est d'ailleurs troublant à

La mise en scène respecte l'unité de temps, de lieu et d'action. Elle suit le cours d'une journée, que l'on voit filer au rythme de la lumière changeante

quel point Philinte apparaît comme l'autre face de la médaille du misanthrope : son désir de conciliation répond mot pour mot à l'incessante contradiction portée par Alceste. Seraient-ils le même homme ? La mise en scène d'Alain Françon le laisse entendre, comme elle laisse entendre que Célimène est moins une coquette qu'une femme d'affaires apprenant à mener sa barque, du haut mal aguerri de sa jeunesse.

Aucun mot n'échappe au spectateur : Alain Françon a l'oreille fine d'un lecteur qui ne s'emballe pas, et sa ferme douceur guide les comédiens magnifiques dans chaque recoin du texte. On sort de la représentation convaincu et troublé par la clarté d'une mise en scène qui rend tout son mystère à un Alceste moins misanthrope que seul dans son malheur. ■

BRIGITTE SALINO

Le Misanthrope, de Molière.
Mise en scène Alain Françon.
Théâtre du Préau, à Vire (Calvados), 14 et 15 mars ; Centre dramatique national de Reims, du 20 au 22 ; Jeu de Paume, à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône), du 26 au 30 ; MC2, à Grenoble, du 3 au 13 avril ; Centre dramatique d'Angers, du 23 au 25 avril ; Théâtre de Pau, les 30 avril et 1^{er} mai ; Espace Cardin, à Paris, du 18 septembre au 22 octobre ; Théâtre national de Strasbourg, du 16 au 21 octobre et du 4 au 9 novembre.

« Le Misanthrope », de Molière, mise en scène d'Alain Françon au Théâtre Dijon Bourgogne, mise en scène de Peter Stein au Théâtre Libre à Paris



Deux « Misanthrope », sinon rien !

Molière. Un jour ou l'autre, les plus grands metteurs en scène s'y confrontent, tout comme les vedettes, car jouer Alceste représente un sacré défi. Voici l'occasion de comparer les versions de deux artistes importants : Peter Stein, avec Lambert Wilson dans le rôle titre, et Alain Françon, avec Gilles Privat. Deux lectures distinctes, dont le seul trait commun est d'avoir davantage utilisé le potentiel tragique du texte que sa force comique.

« Le Misanthrope », mise en scène d'Alain Françon © Michel Corbou

Le rôle de l'Atrabilaire amoureux est parfaitement trouvé pour Lambert Wilson, qui avait joué au cinéma dans le film *Alceste à bicyclette* (2013). Dirigé, au Théâtre Libre (ex-Comedia), par Peter Stein, il incarne un Alceste sanguin, qui souffre, enrage et trépigne. Un peut trop, à notre goût.

C'est précisément la jalousie qui a intéressé le metteur en scène, ainsi que le sarcasme et l'ironie des dialogues. Son *Misanthrope* est avant tout un amoureux transi. La direction d'acteur privilégie donc ces voies. Dommage que le jeu soit si appuyé. Face à Lambert Wilson, Pauline Chevrier (Célimène), très inégale, fait comme elle peut. Seul Jean-Pierre Malo sort son épingle du jeu, grâce à un brin de fantaisie qui fait son style. Le rival d'Alceste trouve en lui un interprète audacieux, drôle et touchant à la fois, qui explore toutes les subtilités du texte.



L'envie de monter cette grande comédie naît souvent de l'envie de confier le rôle à un acteur. C'est le cas de Gilles Privat, qui se l'est vu proposer par Alain Françon, après avoir joué dans une dizaine de ses mises en scène. Il incarne un amoureux ridicule mais sincère. Son jeu tout en nuances exprime aussi bien l'intransigeance que la sagesse, l'absolutisme que la bonté.

Précisons que toute la distribution est formidable : à ses côtés, Dominique Valadié, Marie Vialle, Lola Riccaboni, entre autres, font des merveilles. Attentifs à la musicalité de la langue, il font résonner l'alexandrin avec notre temps, portant haut la langue de Molière, dans une respiration de bon aloi. Malgré leur raideur apparente, l'intelligence de leur interprétation s'exprime jusque dans le moindre geste, regard, intonation.

« Le Misanthrope », mise en scène d'Alain Françon © Michel Corbou

Savoureuse critique de la comédie humaine

Après de nombreuses mises en scène qui ont fait date (Bond, Tchekhov, Beckett, Botho Strauss...), Alain Françon s'attaque à Molière pour la première fois. Lui qui ne cesse d'explorer de nouvelles pistes dramaturgiques, propose une lecture passionnante du *Misanthrope*.

La société de cour, principale formation élitaire du pays au moment où Molière écrit ses pièces, impose de nouvelles contraintes sociales. C'est ce qu'ausculte la mise en scène : respect d'un ordre hiérarchique, appétits cyniques de cette société fondée sur la compétition, rapports humains corrompus... Ainsi, Alceste, le plus loyal et le plus droit des hommes, ne voit-il partout qu'imposture, intérêt, trahison, fourberie. Une vision d'autant plus propice à alimenter sa paranoïa, qu'il aime Célimène, coquette et médisante, et qu'il est l'ami de Philinte, l'ennemi de personne.

Alain Françon décortique avec un humour dévastateur cette haute société rigide, dont Molière montre les ressorts secrets dissimulés sous les échanges feutrés. Derrière le jeu marqué des ambitions, il fait craquer le vernis de la politesse. Il rend aussi la radicalité de ses questionnements à cette comédie où la subversion et l'honnêteté ne sont pas forcément là où on le croit. Est-ce (se) trahir qu'accepter l'hypocrisie ? Comment résister à la tentation de fuir le monde ?

Actualisation ou conventions

Enfin, Alain Françon transpose aujourd'hui cette critique du paraître où les comportements frisent la parodie. Depuis le XVIIe siècle, cet entre soi ne s'est-il pas étendu aux autres couches sociales ? Au-delà de l'histoire dramatique d'un misanthrope amoureux, cette comédie féroce fait écho à la perversité des conventions sociales qui perdurent.

Aux perruques et rubans verts, Alain Françon préfère les costumes contemporains de Marie La Rocca : deux pièces chics pour les hommes (et une belle cravate verte pour Alceste), robes de soirée pour les femmes. Les marquis restent caricaturaux, mais surprennent par leur « branchitude ».

Tout aussi élégants, les décors de Jacques Gabel sont conçus en trois espaces : un salon classique, avec moulures, baigné de lumière grâce aux grandes ouvertures en bois, décoré avec des tableaux de maîtres, bordé de recoins sombres où se réfugie volontiers Alceste ; un parquet en bois symbolisant le plancher théâtral ; en fond, une photo prise dans le parc de Versailles, qui représente un paysage enneigé, dont l'abstraction crée un contraste intéressant avec l'espace principal réaliste. Dans un camaïeu de gris, l'ensemble est assez froid, même rehaussé des magnifiques lumières de Joël Hourbeigt. Mais c'est plutôt bien vu pour traduire « l'hiver des rapports humains » que souhaite mettre en avant le metteur en scène.



Peter Stein, quant à lui, borde le plateau de hauts miroirs – une sorte de Galerie des Glaces – et se contente de costumes d'époque. À cette mise en scène conventionnelle (de celui qui a pourtant dirigé la Schaubühne de Berlin des années 70 à fin 90), on préfère de loin les partis pris éclairés d'Alain Françon, qui exprime mieux l'idéalisme de Molière, son universalité et son génie défiant toutes les époques.

« Le Misanthrope », mise en scène de Peter Stein © DR

Le Misanthrope, de Molière / Mise en scène : Alain Françon / Avec : David Casada, Pierre-Antoine Dubey, Pierre-François Garel Gilles Privat, Lola Riccaboni, Dominique Valadié, Marie Vialle / Décor : Jacques Gabel / Lumière : Joël Hourbeigt / Costumes : Marie La Rocca / Musique : Marie-Jeanne Séréro

Coiffure et maquillage : Cécile Kretschmar / Son : Léonard Françon / Théâtre Dijon Bourgogne • Parvis Saint-Jean • rue Danton • 21000 Dijon

Du 12 au 15 février 2019 / Réservations : 03 80 30 12 12 / Billetterie en ligne

Tournée : Du 26 février au 10 mars, Théâtre du Nord, à Lille / Les 14 et 15 mars, Théâtre du Préau, à Vire / Les 21 et le 23 mars, La Comédie de Reims / Du 26 au 30 mars, Jeu de Paume, Aix-en-Provence



Le Misanthrope » par Alain Françon : Du Molière et du mordant

Bulles de Culture a assisté au Théâtre Dijon Bourgogne à la mise en scène de la pièce de théâtre *Le Misanthrope* de Molière, signée Alain Françon. Un vrai bijou ! Notre avis et critique théâtre sur ce spectacle coup de coeur.

Le Misanthrope d'Alain Françon : une fable intemporelle

L'histoire connue et reconnue de la mondaine Célimène et du sévère Alceste continue de traverser les siècles ; **Alain Françon** saisit dans sa mise en scène du *Misanthrope* sa dimension universelle et intemporelle.

Un décor à la fois majestueux et sobre comme écrivain : celui de l'antichambre de ce qui paraît être une sorte d'hôtel particulier. Une forêt enneigée en fond de scène, qu'accompagne un bruitage animal qui rythme les entrées et sorties de personnages au fil des scènes, tout en nous rappelant que la faune qui évolue sous nos yeux est sauvage. Les personnages, quant à eux, sont présentés dans des costumes chics et rétro, qui fleurissent pas les années 50 ou 60, tout en restant suffisamment simples pour n'être pas trop datés. Ils sont l'indice récurrent de la classe sociale représentée, mais l'extraient de toute époque trop nette. L'équilibre entre la modernisation et le respect de l'esprit du texte est ainsi parfait.



Aussi l'intrigue qui se noue sur scène acquiert rapidement une dimension romanesque. On se croirait presque dans un très bon film moquant avec brio les travers des hautes sphères. Ce beau monde de flatteurs et d'hypocrites, de méchants et de procéduriers, de fats et de faux, attire l'œil, l'oreille et l'attention.



Le Misanthrope vu par Alain Françon : justesse et précision

S'il est un écueil entre tous dans le théâtre classique, c'est bien celui du texte, ou plutôt d'ailleurs celui de sa diction : *Le Misanthrope* fait partie des pièces de **Molière** écrites en vers, et si l'alexandrin cisèle le rythme du texte, son artifice éloigne du naturel de la conversation. Ce qui frappe l'oreille dès la première scène du *Misanthrope*, c'est la maîtrise parfaite de ce texte ardu que tous les comédiens font entendre avec une précision sublime.

Gilles Privat, à qui reviennent les longues répliques de réprimandes d'Alceste, excelle notamment à faire entendre la richesse du texte de Molière. Sa diction épouse intégralement son personnage d'homme bourru et il fonde l'alexandrin dans une interprétation brillante et saisissante.

Sans surenchère, **Alain Françon** donne également à entendre tout le sel de ce texte du *Misanthrope* et parvient à mettre élégamment en valeur la dimension comique de la pièce. Car si le *Misanthrope* est une comédie, la gravité de son propos peut l'éloigner du genre comique. Alain Françon réussit toutefois à saisir l'excès risible d'Alceste, l'orgueil d'Oronte, la suffisance des marquis et la gracieuse arrogance de Célimène avec talent et justesse.

Aucun des personnages de la pièce ne tient lieu de caricature. Tous trouvent une interprétation pertinente et une place légitime. Les relations qui se nouent dans les creux de l'intrigue trouvent la part belle, sans voler la superbe aux protagonistes. L'histoire qui se déroule paraît par conséquent simple et sincère, et c'est face à cela que se lit toute la réussite d'Alain Françon.

Ainsi les deux heures de représentation filent sans qu'on ait le temps de les trouver longues, et c'est encore l'un des défis que le théâtre classique somme de relever et qu'Alain Françon fait avec brio. **Pièce de théâtre coup de coeur, Bulles de Culture ne saurait que trop vous conseiller de filer savourer ce beau moment de théâtre !**

Synopsis :

Alceste (Gilles Privat) aime Célimène (Marie Vialle), mais sa misanthropie n'a d'égale que la mondanité de la versatile Célimène. Alceste peut-il faire confiance à Célimène ou doit-il redouter la concurrence des deux marquis, Acaste (Pierre-Antoine Dubey) et Clitandre (David Casada), ou encore celle d'Oronte (Régis Royer) ? Quand la dure sincérité se frotte aux usages hypocrites d'un monde où l'apparence est reine, les étincelles que crée leur rencontre ont de fâcheuses conséquences. Même l'ami Philinte (Pierre-François Garel) ne peut aider Alceste.

En savoir plus : Le Misanthrope au Théâtre Dijon Bourgogne du 12 au 16 février 2019

Tournée du spectacle en France : au Théâtre du Nord de Lille du 27 février 2019 au 10 mars 2019 ; à Le Preau | Centre Dramatique National de Normandie-Vire les 14 et 15 mars 2019 ; à la Comédie de Reims du 20 au 22 mars 2019 ; au Théâtre du Jeu de Paume d'Aix-en-Provence du 26 au 30 mars 2019 ; à MC2: Maison de la culture – Scène nationale de Grenoble du 3 au 12 avril 2019 ; à Le Quai – CDN Angers Pays de la Loire du 23 au 25 avril 2019 / Durée du spectacle : 2h



Un « Misanthrope » condamné à un succès fulgurant

Créée au Théâtre de Carouge, à Genève, le 9 janvier dernier, et désormais représentée à Lille, à Strasbourg, à Grenoble, à Paris et dans cinq autres villes, la magnifique mise en scène du « Misanthrope », signée par Alain Françon et superbement interprétée par ses acteurs, fera figure de référence.

Un grand metteur en scène, qui n'a pour seule ambition que de servir en toute humilité la comédie de Molière; des acteurs au diapason restituant leurs personnages avec toute l'intelligence et la justesse imaginables... A quoi d'autre pouvait-on bien s'attendre avec Alain Françon portant « Le Misanthrope » à la scène, sinon à cette réalisation remarquable ? Cette co-production du Théâtre de Carouge, du Théâtre des nuages de neige, du Théâtre de la Ville, du Théâtre du Nord, du Théâtre national de Strasbourg et de la Maison de la Culture de Grenoble, dont la première a eu lieu au Théâtre de Carouge, république de Genève, est une impressionnante réussite, un tour de force, quelque chose dont on pressent qu'elle fera date et servira de référence.

Très politique, mais sans ostentation, la mise-en-scène émerveille

Chacun des personnages, Françon les a traités avec un soin minutieux, infini. Et le fait que tous s'expriment dans une diction extrêmement châtiée, que le texte, de bout en bout, soit ainsi parfaitement intelligible (ce qui aujourd'hui devient une rareté puisque même à la Comédie Française il peut arriver que l'on ne saisisse qu'un mot sur trois du même ouvrage de Molière) dit tout de l'humilité du metteur en scène et des acteurs qui sont là pour servir une pièce et non pas pour se mettre soi-même en avant et briller à son détriment.

Bien évidemment, une telle philosophie du théâtre, un tel respect du texte, ce désir aigu de ne rien faire que le servir, ont conduit Alain Françon à présenter « Le Misanthrope » dans une scénographie extrêmement dépouillée et d'une parfaite élégance (Jacques Gabel) où le verbe règne seul. Un fond de scène qu'on croit un moment être de marbre gris veiné de blanc, mais qui représente en fait une forêt de sapins enneigée, froide allégorie peut-être d'un univers mondain glacé et sans pitié (belles lumières de Joël Hourbeigt); un sol de vestibule, tout dallé de marbre blanc serti de marbre noir ; des lambris clairs ; deux ou trois banquettes et un tabouret de style Louis XVI recouverts de velours... Là se toisent et se déchirent des gens bien nés en costumes de ville des années 1950 (Maria La Rocca), très formels pour les hommes, avec de discrètes extravagances pour les marquis, très Dior, Balenciaga ou Madame Grès pour les femmes. Et cette transposition inattendue, que ponctuent des séquences musicales tout aussi inattendues de Marie-Jeanne Séréro, est peut-être choisie pour montrer que ces années 1950 au fond pas si lointaines, mais qui paraissent à des années-lumière de notre temps, sont sans doute les dernières où retrouver les reflets du formalisme et d'une certaine élégance du Grand Siècle.

Et pourtant ! Si les mœurs, en surface, ont considérablement changé, quelle modernité féroce dans le texte de Molière ! Les comédiens de Françon en restituent toutes les perfidies, les subtilités, les raffinements vénéneux avec un art consommé du langage. Très politique, mais sans ostentation, c'est là encore que cette mise en scène émerveille. Le moindre geste, le plus infime déplacement ont été étudiés pour être au service du texte et de ce qui le sous-tend. Et à ce titre, la première scène de l'acte premier, celle où l'intégrité morale trop raide d'Alceste ferraille avec l'honnêteté plus souriante de Philinte, cette scène est un moment d'anthologie. Le travail effectué sur le dialogue comme sur les personnages est prodigieux. Et l'Alceste de Gilles Privat comme le Philinte de Pierre-François Garel sont au diapason. Autre prouesse avec la scène où Régis Royer apparaît en Oronte. Même si le mot peut paraître ici presque trivial devant tant de science du théâtre et tant de talent, les deux scènes sont un régal de tous les instants.

Pour le Théâtre de Carouge, un succès éclatant

Recourant un moment à cette voix de femme-enfant dont abusent trop de comédiennes en France, un peu gauche, sinon raide, Marie Vialle, dans le rôle de Célémène, a curieusement prêté quelque chose d'artificial à son personnage. Mais c'était lors de la première au Théâtre de Carouge et l'on peut imaginer que cette gaucherie s'est dissipée depuis. De même que le rythme un peu trop sage et régulier de la mise en scène aura sans doute gagné en dynamique au fil des représentations. Il y en a eu 28 à Genève-Carouge.

En marquis poseurs, Pierre Antoine Dubay (Acaste) et David Casada (Clitandre) sont parfaits d'élégance exaspérante et d'amabilité venimeuse. Et dans un registre tout contraire, la douceur discrète de Lola Riccaboni donne beaucoup plus d'épaisseur que d'accoutumée à la figure noble d'Éliante. Mais l'autre apparition ravageuse est celle de Dominique Valadié en Arsinoé presque touchante dans son amertume de beauté vieillissante. La comédienne est proprement époustouflante dans ce rôle, servie par sa voix à la fêlure indéfinissable, par ce mélange d'énergie et de langueur qui fait d'elle une comédienne unique, infiniment élégante dans sa robe de ville, et coiffée magnifiquement pour son personnage par Cécile Kretschmar. Car ici la coiffure de Célémène apparaît comme un élément théâtral extraordinairement éloquent.

Pour le Théâtre de Carouge qui a porté cette réalisation du « Misanthrope » sur les fonts baptismaux, c'est là une réussite éclatante. Jean Liermier, le jeune directeur de cette salle à la riche histoire et célèbre en Suisse francophone, voit là sa politique d'accueil et de création couronnée de succès. Et cela alors que le Théâtre de Carouge attend de recouvrir son berceau d'origine qui a été rasé pour être réédifié en beaucoup mieux et alors que l'institution patiente dans une salle provisoire baptisée « La Cuisine », laquelle a été mise durant deux mois à la disposition d'Alain Françon et de ses collaborateurs pour qu'y naisse cette incontestable merveille.

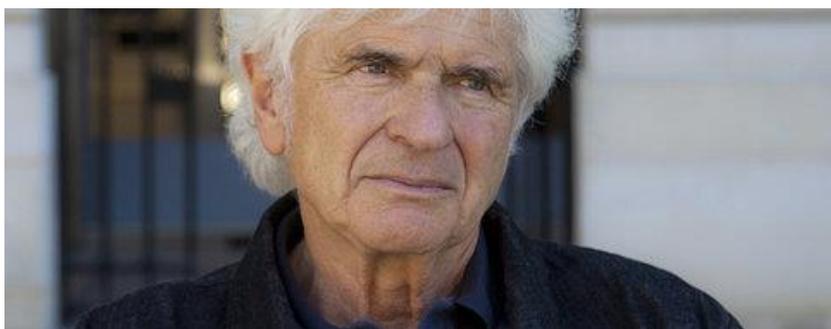
Après le Théâtre de Carouge à Genève et le Théâtre de Dijon « Le Misanthrope » est représenté :

Du 27 février au 10 mars 2019 au Théâtre du Nord, à Lille. / Les 14 et 15 mars au Théâtre du Préau, à Vire. / Du 20 au 22 mars à la Comédie de Reims.

Du 26 au 30 mars au Théâtre du Jeu de Paume, à Aix-en-Provence. / Du 3 au 13 avril à la Maison de la Culture de Grenoble. / Du 23 au 25 avril au Théâtre du Quai, à Angers.

Les 30 avril et 1er mai au Théâtre de Pau. / Du 18 septembre au 12 octobre au Théâtre de la Ville-Théâtre des Ambassadeurs, à Paris.

Du 16 au 21 octobre, puis du 4 au 9 novembre au Théâtre National de Strasbourg



Alain Françon : «La traversée des œuvres m'a aidé à exister»

Magnifique obsédé textuel, le metteur en scène français empoigne pour la première fois Molière et son «Misanthrope», au Théâtre de Carouge. Confidences d'un farouche qui s'est adouci avec le temps >>> **Entretien**

© Michel Corbou

Jadis, il avait le cheveu maquisard. Une forte tête en broussaille, c'était un camouflage. Le metteur en scène français Alain Françon était sur le qui-vive, une manière de guerre froide. Ses spectacles touchaient souvent à notre inhumanité, à l'image de ses fameuses Pièces de guerre d'Edward Bond, au Festival d'Avignon en 1994.

On admirait la clarté de son intransigeance, sa façon de mettre en pièces nos conduites possibles quand le pire survient, une ville dévastée par une bombe à neutrons par exemple. On respectait aussi son cap, le respect du texte pour que l'impensable s'incarne.

Aujourd'hui, Alain Françon a 73 ans, il est sec et fort comme un souffleur de verre à Murano, et on le célèbre comme un maître classique. A la Comédie-Française, il vient de monter La locandiera de Carlo Goldoni. A Carouge, il se mesure à Molière, pour la première fois. On le soupçonne d'être insatiable.

Il entre à l'instant dans le bureau qui nous sert de repaire. Avec l'âge, il s'est allégé et a gagné en lumière, c'est ce qu'on se dit. Tout l'après-midi, il a forgé son Misanthrope sur la scène de La Cuisine – cette salle propice à toutes les alchimies où le Théâtre de Carouge s'est installé, en attendant qu'on lui livre son nouveau bâtiment.

«Tous les lecteurs de livres vivent dans des angles», écrit quelque part Pascal Quignard. Alain Françon vit dans les angles, à l'écart des courants, histoire de trouver un flambeau pour affronter nos ombres. C'est pour cette raison aussi que ses spectacles s'incrument dans la mémoire du spectateur.

Pourquoi cette fidélité au théâtre ?

La traversée des textes m'a aidé à exister, elle rend plus intelligent et permet de comprendre un peu mieux le monde. Si je n'avais pas rencontré des auteurs comme le Québécois Daniel Danis et le Britannique Edward Bond, j'aurais été en manque. Ces rencontres ont été capitales dans mon existence.

Avec le temps, qu'avez-vous gagné ?

J'ai appris à écouter. Pendant très longtemps, à cause de ma timidité peut-être, j'étais agressif et violent dans ma parole avec les acteurs. Je pouvais être très déplaisant.

Pourquoi avoir attendu 73 ans pour monter Molière ?

J'ai dirigé à Paris pendant quatorze ans le Théâtre de la Colline, une grande maison où le cahier des charges m'imposait de privilégier le contemporain. Quand j'ai commencé à faire du théâtre au début des années 1970 à Annecy, j'avais 25 ans et j'étais déjà sur cette ligne: avec les acteurs Evelyne Didi et André Marcon, nous avons fondé Le Théâtre Eclaté. Nous montions des auteurs vivants, parce que nous avions l'impression d'être ainsi plus proches de nos préoccupations et de celles du public.

Molière vous était donc étranger ?

J'ai été intimidé longtemps par le George Dandin monté par Roger Planchon et par les Molière d'Antoine Vitez. C'étaient deux immenses metteurs en scène. Je ne voyais pas ce que je pouvais apporter. Mais Le misanthrope est un peu à part. Le choix de le monter tient à un souvenir personnel. Au lycée, mon professeur de lettres prétendait qu'Alceste était un personnage ridicule. J'étais en complet désaccord avec cette vision. Et je le suis toujours.

Qui est Alceste ?

Un homme d'une intelligence aiguisée qui pourrait prétendre à des fonctions élevées s'il acceptait de jouer le jeu du Roi-Soleil et de la cour. Mais il a une haute idée de lui-même et de l'honneur. Il porte un regard impitoyable sur les lâchetés et les compromissions d'une noblesse qui a perdu tous ses pouvoirs et qui grenouille au Louvre en espérant les faveurs du monarque. A travers Alceste, Molière étrille «la société de cour», selon l'expression du sociologue Norbert Elias que j'ai relu en amont.

Qu'avez-vous fait le premier jour de répétition ?

J'ai réuni toute l'équipe autour d'une table. Pendant plusieurs jours, j'ai partagé les lectures que nous avons faites, mon dramaturge et moi. J'ai parlé aux interprètes de Norbert Elias, du philosophe François de La Mothe Le Vayer, ce contemporain de Molière. Je leur ai aussi parlé de certaines études stylistiques de la pièce. Il est intéressant de remarquer que quelque 90 vers d'Alceste commencent par une négation. L'enjeu de ces préliminaires, c'est toujours de construire un discours commun.

Chercher l'esprit de l'époque implique-t-il un décor XVIIe ?

Non. Avec mon scénographe Jacques Gabel, nous avons conçu un espace non naturaliste et hétérogène, composé de trois plans. La toile de fond est constituée d'une forêt versaillaise enneigée, c'est par là que les entrées se font. L'espace médian correspond à ce qu'on appelait alors la «ruelle», c'est-à-dire le salon. C'est dans cette zone que les personnages se parlent. L'avant-scène est occupée par un plancher, c'est là qu'ils peuvent s'adresser au public, comme sur des tréteaux.

Vous définiriez-vous comme un classique ?

Je respecte les textes à la virgule près. Je ne supporte pas la familiarité avec les œuvres, qu'on les mutile, les distorde en fonction de ce qu'on veut dire. En regard de ces pratiques, je suis classique, ce qui ne veut pas dire académique, j'espère! Si je tombais dans ce travers, j'arrêteraient tout de suite.

Avez-vous l'impression que votre approche du théâtre est minoritaire ?

Ce qui est sûr, c'est que beaucoup de spectacles sont fondés sur le dogme que pour être intéressant il faut parler de soi, des artistes qui sont sur le plateau. Cette approche biographique ne m'intéresse pas. Mais comme elle est très en vogue, je me pose la question de ma légitimité auprès des étudiants acteurs avec lesquels il m'arrive de travailler dans les grandes écoles de théâtre françaises. Ma vision du jeu leur est-elle encore utile?

Quelles indications avez-vous données à Gilles Privat qui joue Alceste ?

Surtout, ne pas chercher l'unité psychologique du personnage. Chaque moment doit avoir sa couleur: la rage, la mélancolie, l'ardeur. Je lui ai demandé de vivre chaque instant en soi, ce qui permet de jouer une chose et son contraire. Tous les personnages sont des rhéteurs. La parole agit, il faut que les interprètes réagissent à l'étincelle du verbe.

Quel metteur en scène êtes-vous ?

J'aime perdre le fil pendant les répétitions, c'est-à-dire oublier la vision que je pouvais avoir du texte. J'aime ainsi suivre un acteur dans son invention, même si elle nous conduit dans une tout autre direction que celle que nous avions en tête. Une belle répétition mélange le prémédité et la surprise, le conscient et l'inconscient. Travailler une œuvre, c'est peindre: au début, le dessin est vague, mais à mesure qu'on le reprend, il se précise. J'ai besoin de répéter un nombre incalculable de fois pour accéder à l'évidence.

A l'adolescence, comment imaginiez-vous votre vie ?

Mon père était mineur à Saint-Etienne. Mes grands-parents tenaient un café près d'un puits de mine. Ce sont eux qui m'ont élevé. Nous n'étions pas pauvres, mais modestes. A la maison, il n'y avait pas de livres. Je me partageais entre le football, les fameux Verts de Saint-Etienne, la mine et le théâtre découvert grâce à cette grande figure de la décentralisation qu'était Jean Dasté.

Quand la scène vous a-t-elle pris ?

J'ai fait des études d'histoire de l'art, un mémoire de maîtrise sur Le Corbusier. Je voulais alors bouffer la culture des bourgeois. A l'époque, j'avais un ami qui venait de sortir de l'école du Conservatoire de Saint-Etienne et qui a créé une troupe. C'est lui qui m'a mis le pied à l'étrier.

L'auteur qui vous a marqué?

Michel Vinaver, ce patron d'entreprise qui écrivait des pièces stupéfiantes d'acuité sur le monde du travail. Nous avons beaucoup travaillé ensemble. C'est comme s'il m'avait appris à lire et à écrire. Edward Bond ensuite. Ses pièces sont autant d'apocalypses, de situations extrêmes qu'il faut pouvoir imaginer théâtralement.

Que voudriez-vous que le spectateur vive ?

Edward Bond dit qu'il devrait quitter le théâtre affamé de changement.

On en est loin pourtant...

Oui, bien sûr. Michel Vinaver, plus modestement, espère que le spectateur soit l'objet d'un léger déplacement. Je pense souvent à ça.

Le livre que vous offrez aux êtres que vous aimez ?

Les livres de Peter Handke, ce marcheur européen, La nuit morave en particulier.

Une vie à toute allure

1945 Naissance le 16 janvier à Saint-Etienne.

1971 Fonde à Annecy la compagnie Le Théâtre Eclaté, avec les acteurs André Marcon et Evelyne Didi.

1994 Frappe les esprits avec «Les pièces de guerre» d'Edward Bond, au Festival d'Avignon.

1996 Après avoir dirigé le Théâtre du Huitième à Lyon, il prend les rênes du Théâtre de la Colline à Paris, scène dédiée aux textes contemporains.

2012 Offre une version ultrasensible d'«Oncle Vanja» de Tchekhov, au Théâtre de Carouge.

2015 Monte à Paris «Toujours la tempête» de Peter Handke, écrivain dont il se sent proche.

Le Misanthrope, La Cuisine, 2 rue Baylon, Carouge; jusqu'au 8 février.



Françon traque l'artifice chez Molière

À La Cuisine du Théâtre de Carouge, l'art de feindre gagne «Le Misanthrope» – et son public

La séductrice Célimène (Marie Vialle), le querelleur Alceste (Gilles Privat), le pragmatique Philinte (Pierre-François Garel), la pure Éliante (Lola Riccaboni) et les vaniteux marquis (David Casada et Pierre-Antoine Dubey) peuplent l'antichambre du pouvoir, ce milieu hostile où l'homme est un loup pour l'homme. Image: MICHEL CORBOU

«Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur, on ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur», s'obstine Alceste dès son apparition, sous les traits d'un Gilles Privat à point superbe et disgracieux. Moumoute frisée, costard gris, le renfrogné traverse la scène éclairée à grandes enjambées, pour aller se réfugier dans un coin d'ombre à jardin, où tentera de le rasséréner son ami Philinte. Vêtu comme un haut fonctionnaire du gouvernement Macron, Pierre-François Garel, remarquable de flegme, oppose ainsi à l'atrabilaire des arguments qu'il manie à fleuret moucheté: «Je prends, tout doucement, les hommes comme ils sont, j'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font.» La matière est posée dès les premiers alexandrins grattés par Molière en 1666. Rendu misanthrope par le constat que la société de cour ne vit que de flatteries, de médisances et d'hypocrisie, Alceste ne jure que par la parole authentique. Hélas pour sa droiture, il appartient lui-même à l'élite, dont on ne se débarrasse pas si facilement des codes. Qui plus est, il se pâme pour la jeune veuve Célimène (Marie Vialle, un poil rigide), la plus fourbe d'entre les intrigantes. Prévenu pourtant par son lucide compagnon, le naïf poussera jusqu'au ridicule les contradictions auxquelles sa condition le laisse aveugle... On n'échappe pas à sa mauvaise foi.

La suite de l'universel chef-d'œuvre, agrémentée de faux poètes (Régis Royer en Oronte), de vrais fats (David Casada pour Clitandre, Pierre-Antoine Dubey pour Acaste) et de perfides bégueules (l'Arsinoé inattendue de Dominique Valadié), ne fera que creuser la substance initiale, et conduire au dénouement du Ve acte, quand l'intègre Éliante (impeccable Lola Riccaboni) unit son cœur à celui de Philinte. Et que le pendant de l'affaire s'en va prêcher dans le désert.

Un «Misanthrope» dépêtré

Trois fois moliérisé en France, le prestigieux Alain Françon crée à Carouge un «Misanthrope» plus cohérent que son attachant antihéros. Attentif à la profonde théâtralité du propos, il met en scène cette comédie de la trahison langagière en soulignant surtout le texte et le jeu d'acteur. Diérèses respectées, versification marquée, la diction des comédiens – Privat et Garel en tête – verse des dialogues aussi limpides qu'excitants. La rhétorique de Poquelin résonne à l'ouïe du XXI^e siècle des mêmes artifices qu'elle dénonce, en mieux. Quant à l'interprétation toute en finesse, elle s'abstient de tirer les courbettes vers la caricature. Des réglages millimétrés qui parviennent à dépêtrer Alceste de ses inconséquences, tout en révélant le mensonge inhérent au verbe tout-puissant et aux conventions qu'il sous-tend.

Si la facture reste sobre, elle n'est pas anodine pour autant. Peu d'accessoires, quasi aucune fioriture, Françon aiguise parallèlement à la théâtrale la lame politique de la pièce. Sans prendre de gros risques esthétiques, il confronte une scénographie d'époque à des costumes contemporains, sur un fond de scène imagé représentant les frondaisons enchevêtrées d'une forêt saisie par le gel.

Macron et le Roi-Soleil

La double temporalité des décors et des toilettes a évidemment pour effet de pérenniser la peinture désabusée des rapports sociaux. Mais la note d'intention de Françon, distribuée en guise de feuille de salle, révèle une volonté plus précise de la part du créateur. Ses mentions d'un «marché des courtisans» ou d'une «bourse» où sont «cotés» les parleurs suggèrent un rapprochement calculé entre les cercles du pouvoir sous le Roi-Soleil et sous le monarque de la République en marche. Valant pour chacun des contextes, de discrets caquètements de basse-cour, diffusés en bande-son, ponctuent les simagrées des arrivistes. Aussi la satire égratigne-t-elle deux époques particulières en même temps qu'une nature humaine incapable de probité, au grand dam de l'idéaliste.

C'est à cette dimension moraliste de l'œuvre, enfin, que renvoie la toile de fond et son intrication figée. Dans un biotope hostile, on va, la peau nue sous ses habits précieux, cerné par les meutes des «méchants et des complaisants».

«Le Misanthrope» Théâtre de Carouge, La Cuisine, rue Baylon 2, jusqu'au 8 fév., 022 343 43 43, www.tcag.ch. Alain Françon sera à la Société de Lecture le ma 29 jan. à 12 h 30, www.societe-de-lecture.ch (TDG)